

**Pour une imagination  
opérationnelle fondée sur l'histoire,  
les principes et non sur l'illusion  
technologique**

**Auteur : LCL Jordan**



Cliché : DR

Aujourd'hui, les forces conventionnelles occidentales rencontrent des difficultés face aux adversaires asymétriques ou hybrides, ceux-là même qui sont combattus sur les divers théâtres d'opérations du monde entier, des groupes armés terroristes du Sahel aux milices séparatistes russes en Ukraine, en passant par *Daech*, le *Hezbollah* libanais ou les *Shebabs* somaliens. Pourtant, les armements, les moyens d'acquisition, les systèmes dits de commandement et de contrôle (C2) n'ont jamais été aussi performants et ce, à l'aune des progrès scientifiques extraordinaires de ces dernières années, que l'on pense aux drones MALE, aux missiles de haute précision, aux hélicoptères d'attaque et même à l'équipement individuel du combattant.

Malgré cette supériorité technologique, mais également les succès non négligeables comme le déploiement *Serval* en 2013 au Mali, une analyse plus objective montre que nous demeurons lisibles et prévisibles pour nos ennemis potentiels, ces derniers s'étant adaptés à notre pensée tactique, à notre cadre d'engagement légal comme éthique, à nos modes d'action et à notre confiance aveugle dans l'efficacité, sur le long terme, de certaines fonctions opérationnelles comme les frappes aériennes, l'emploi des

forces spéciales ou les dogmes de la contre-insurrection.

Force est donc de constater que nous ne surprenons plus, que nous ne sidérons plus le camp adverse qui garde souvent un temps d'avance, anticipant nos réactions et guettant nos vulnérabilités. Certes nous cherchons, à juste titre, à revenir aux fondamentaux, à employer avec efficacité le combat interarmes et interarmées mais il manque ce « *zest* » de non conformisme qui doit permettre de transcender l'orthodoxie tactique, opérative, voire stratégique, et de garder l'ascendant. Bref nous avons rompu un équilibre ancien pour privilégier la guerre comme une science au détriment de l'art.

Aussi, nous ne trouverons pas, dans la technologie, les ressorts nécessaires à cet incontournable sursaut d'imagination opérationnelle, ni même par le biais d'engins de combat *high-tech*, fussent-ils numérisés, précis et puissants. Ces derniers seront bien évidemment impératifs pour protéger nos forces, appuyer ou soutenir le soldat au contact, détecter l'adversaire puis le détruire mais ils ne devront être que les leviers de la manœuvre et non pas le cœur, l'équation initiale de celle-ci.

Le passé polémologique, les « grands capitaines » mais aussi les théoriciens de l'Antiquité à nos jours, sont le patrimoine ou l'ADN tactico-opératif de nos armées même s'il ne faut pas y chercher des recettes pour vaincre à coup sûr mais plutôt une inépuisable source d'inspiration et de renouvellement.

Dès lors, il convient de considérer que les modes d'action de demain doivent être réfléchis, façonnés, élaborés, d'abord par une connaissance approfondie des enseignements de l'histoire militaire puis par une lecture réellement assimilée des penseurs, des principes et réflexions de l'art de la guerre.

En effet, si les déploiements militaires contemporains illustrent les nouvelles vulnérabilités de nos forces déployées au travers, notamment de l'éviction progressive du *prima de l'humain* au profit

de la technologie, l'héritage du passé a été aujourd'hui capitalisé dans les manœuvres et dans l'emploi du soldat face aux crises récentes. Mais seule une meilleure imprégnation de l'histoire militaire au sein des unités et des chefs devrait ouvrir de nouvelles perspectives du « génie » militaire qui, conjugué avec le progrès, garantira notre liberté d'action, la surprise et l'initiative.

### **La technologie, une nouvelle vulnérabilité :**

Sur les théâtres d'opérations de ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, toutes les armées occidentales ont mis, ou mettent en œuvre des équipements de haute technologie, sorte de prothèses ou de continuation d'un combattant augmenté, pour utiliser le vocabulaire scientifique du moment. On trouve, en particulier, des moyens d'acquisition du renseignement de plus en plus impressionnants tant dans le domaine de l'imagerie que de celui de la guerre électronique ou du monde cyber. Les outils d'agression, guidés par GPS ou par laser, capables de discriminer un véhicule d'une foule, voire d'atteindre des portées de plusieurs centaines de kilomètres (missiles de croisière), sont largement utilisés dans des missions qui relèvent principalement de la lutte contre-insurrectionnelle en particulier au sein de populations imbriquées avec les combattants sur le champ de bataille.

En parallèle, les états-majors et les postes de commandement voient leur taille augmenter de manière exponentielle afin de conduire tout le spectre des opérations liées à une « approche globale » traitant des affaires civilo-militaires à la communication en passant par la gouvernance, les actions de combat, le ciblage et la formation ou le *mentoring* de forces partenaires. Pour maîtriser cette masse d'informations, il est alors impératif de déployer des outils de C2 conséquents et lourds qui imposent une certaine stabilité de stationnement ainsi qu'une main d'œuvre spécialisée

numériquement importante. Cette structure et ces instruments offrent, à court terme, aux responsables militaires un large panel de multiplicateurs d'effets sur le terrain au niveau tactique pour frapper dans la profondeur ou cibler des objectifs à haute valeur ajoutée. Mais il y a des conséquences indésirables à cette débauche technique comme garantie de réussite tactique. La chaîne de décision, confrontée à ce magma de données peut se ralentir et priver le chef, comme ses subordonnés, du recul nécessaire pour discerner les éléments fondamentaux du bruit général sur le terrain, chacun étant égaré dans les réseaux et autres écrans numériques.

De la même façon, la subsidiarité entre chaque échelon se réduit, les instruments de communication permettant de suivre en direct un engagement à plusieurs milliers de kilomètres et d'intervenir directement sur l'unité au sol. En outre, les frappes en « stand off », c'est-à-dire à distance de sécurité, posent des questions éthiques voire juridiques à l'instar des drones armés frappant des terroristes en Asie alors que le pilote tient les commandes depuis une base aux Etats-Unis. D'ailleurs, ce type de mode d'action remet de la même façon en question la spécificité, comme le sens propre de l'action du soldat qui donne alors la mort sans que lui-même ne risque la sienne. Quant aux effets sur les protagonistes civils locaux, ils sont souvent déplorables, l'acceptation de la force étrangère déployée devenant plus faible encore à cause d'un combat jugé déséquilibré et lâche.

Si l'on se place maintenant du côté des moyens terrestres, les combattants bénéficient d'un armement et d'une puissance de feu accrus grâce à de l'optronique moderne, des véhicules blindés armés ou d'appuis (artillerie, moyens air-sol, génie) adaptés à la menace. Néanmoins, on assiste à un alourdissement du fantassin (gilet pare-balles, munitions...) qui réduit sa mobilité – rappelons-nous que la manœuvre demeure la combinaison du

feu et du mouvement – à des contraintes logistiques fortes dans des milieux difficiles (montagnes, zones urbaines...) au profit d'engins conçus pour des conflits conventionnels et à un manque d'effectifs utiles pour contrôler des zones aux dimensions étonnantes (bande sahélo-saharienne par exemple).

Dans un autre registre, la supériorité matérielle semble appauvrir la réflexion doctrinale ou la réflexion tactique car elle apparaît pour certains comme l'unique moyen de prendre l'ascendant sur un adversaire puis de le contraindre. C'est le cas de la supériorité aérienne, considérée souvent comme acquise, alors que des chercheurs comme Corentin Brustlein ou Etienne de Durand démontre qu'elle sera mise à mal par de nouvelles stratégies (anti-accès par exemple) et par une compensation du « gap » technologique par le nombre.

La recherche des pertes minimales conduit également à surprotéger les femmes et les hommes au contact, réduisant ainsi leurs interactions humaines et attirant sur eux des attaques asymétriques (attentats, IED,...). L'emploi de matériels très modernes, qui peuvent parfois tirer au-delà de l'horizon, prive, dans certaines circonstances les servants d'une aptitude à juger de l'opportunité, ou pas, de faire feu avec le risque d'entraîner des dommages collatéraux.

Enfin, le tempo médiatique de l'immédiateté, les réseaux de type internet permettent de frapper indirectement un corps expéditionnaire, son moral ou son potentiel humain en travestissant la réalité (propagande), en décrédibilisant les actions menées par une force d'intervention ou en pénétrant la sphère privée des soldats.

Ainsi, on le voit, la technologie a beaucoup apporté aux armées confrontées aux conflits contemporains mais elle a ouvert de nouveaux débats et surtout de nouvelles faiblesses.

### Un héritage du passé qui irrigue déjà les opérations :



Cliché : CDEF

La plupart des forces armées occidentales ont pris conscience du risque que pouvait revêtir ce que le général Cuche appelait la « technolatrie », confrontée, en partie, sur les théâtres d'opérations, à des égalisateurs

de puissance. Ces derniers ont d'ailleurs été largement exploités par les belligérants (zones urbaines, guerre au sein des populations, forces hybrides, guérillas...) dans une stratégie du faible au fort régulièrement payante, à l'image de la guerre entre le Hezbollah et Israël en 2006 pour ne citer qu'elle.

Il a donc fallu dépoussiérer certains enseignements du passé et réintroduire des doctrines comme la contre-insurrection en relisant des écrivains militaires (parfois diabolisés) de la génération des Trinquier ou Galula mais aussi en rédigeant des manuels de contre-rébellion (FT13). La seconde guerre d'Irak et l'intervention en Afghanistan ont initié à l'OTAN ainsi que chez nos alliés américains et britanniques de grandes évolutions doctrinales et de nombreux documents attestant des diverses expérimentations opérationnelles opérées par des généraux comme Petraus et Mac Chrystal.

Même au niveau politique, certains échecs ou revers ont incité les Etats à faire leur propre introspection quant à la capacité de leurs soldats à faire face aux conflits dits asymétriques. Ce fut le cas en Israël avec la commission Winograd en 2007, en France après l'embuscade d'Uzbeen en 2008 ou la projection d'un *Surge* américain en Irak.

Le retour d'expérience (RETEX) et la recherche opérationnelle ont fait de nouvelles émules avec la multiplication de publications et autres colloques revenant sur les combats du Vietnam dans les années 1970, les troupes auxiliaires des montagnes d'Indochine, la pensée de Lyautey ou l'intervention britannique en Malaisie de 1952 à 1954... Un vocabulaire ignoré pendant la Guerre froide a refait surface avec les notions de villages stratégiques, de guerre psychologique, d'assistance militaire opérationnelle, de forces partenaires, d'approche globale et de règles d'engagement.

Forts de ces constats, les corps expéditionnaires ont fait évoluer leur entraînement, leurs structures et leurs engagements afin d'être les plus efficaces possibles sur une période de plus en plus contrainte et avec des agendas politiques pas toujours synchronisés avec le tempo de conflits s'inscrivant toujours sur le temps long. Ainsi, la formation des officiers supérieurs a d'ores et déjà renoué avec les études historiques sur le terrain alors que les unités se sont attachées à comprendre l'histoire et le contexte culturel des régions dans lesquelles elles allaient intervenir. En appui de la Force déployée, les actions civilo-militaires sont généralisées, des opérations d'influence mises en œuvre, les forces spéciales engagées en complément des troupes conventionnelles, des détachements *ad hoc* formés pour s'adapter au milieu (renforts cynophiles, génie spécialisé, contrôleurs air avancés, guerre électronique,...). L'accent est mis sur le renseignement et la mobilité (aéromobile en particulier) et sur la puissance de feu au moment du contact (appuis artillerie, avions, hélicoptères). De même, les modes d'action, au niveau tactique, cherchent à retrouver l'efficacité d'antan avec des nomadisations, des points d'appui, des infiltrations nocturnes et quelques actions de déception afin, par exemple de surprendre un ennemi dans une vallée afghane ou un trafiquant sur un col sahélien.

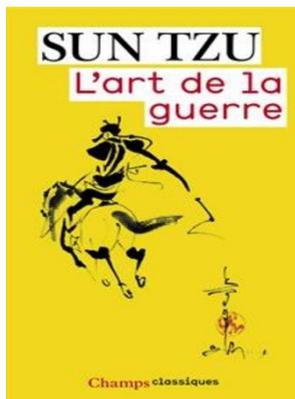
Malheureusement cet effort anticonformiste est fragilisé par l'illusion de la supériorité technologique et la crainte de pertes importantes. En effet, les troupes projetées sont bien souvent enfermées dans des camps devenues des forteresses modernes et sont des cibles faciles pour des combattants irréguliers lors des convois logistiques et autres patrouilles menées par des colonnes de blindés. Ces derniers sont de plus en plus protégés, bardés de brouilleurs et roulent à de faibles vitesses pour reconnaître les axes piégés ou zones compartimentées (zone verte afghane associant villages et végétation dense), s'assurer du soutien aérien et franchir des obstacles naturels souvent extrêmes (montagnes, déserts, tempêtes de sable, neige,...). Ce n'est plus la manœuvre qui compte mais le risque consenti, la proximité d'un avion de combat pour mener un CAS, le temps nécessaire pour assurer une évacuation sanitaire par hélicoptère, la disponibilité des liaisons satellitaires vers le PC opératif puis la capacité à rompre le contact pour rejoindre une zone sanctuarisée. Le lien avec les populations se distend, le temps utile sur le terrain se réduit, les contraintes avec les forces locales s'amplifient, les échelles des zones d'action à couvrir sont vertigineuses et chaque soldat tué fragilise un peu plus la légitimité de l'engagement.

En parallèle, les adversaires exploitent nos vulnérabilités, s'adaptent à nos moyens et nos capacités. Ils recherchent le harcèlement, esquivent nos opérations d'envergure, s'accrochent au terrain quand ils sont localement en supériorité et se fondent dans le tissu humain avant de réapparaître la nuit ou à la faveur de notre absence. Nos atouts techniques finissent par ne plus avoir les effets escomptés comme les « show of force » des avions et la surveillance ou les frappes de drones (boucliers humains, leurres, abris). Le combattant irrégulier est souvent plus mobile que nos soldats chargés de munitions et de protections balistiques et peut parfois utiliser à son compte des

armements sophistiqués (missiles anti-char, Manpads, lunettes de vision nocturne) pour prendre l'ascendant et causer des morts et des blessés.

Aussi, même si certains chefs parviennent à revenir aux fondamentaux tactiques sur des opérations ou missions marginales, provoquant la surprise, la prise d'ascendant ou en favorisant la subsidiarité source d'initiative et de saisie d'opportunités, la doctrine occidentale, appliquée à la lettre, reste un livre ouvert facile à appréhender par des groupes armés malveillants et protéiformes.

**Favoriser l'imagination tactique par une culture militaire rénovée et par des principes clairement identifiés :**



Cliché : DR

Le seul remède à cette approche conventionnelle des opérations semble se situer dans une meilleure culture militaire avec la lecture, certes imposée, mais surtout l'assimilation de l'histoire militaire dans toutes ses facettes. Celle-ci comporte les enseignements de plus d'un millier de batailles répertoriées, ceux de campagnes diverses, les théories et écrits de penseurs militaires, de stratèges, d'officiers et même de civils. Cela comprend bien évidemment les extraits des retours d'expérience plus ou moins récents voire des études plus contemporaines venues du monde entier (pays asiatiques, Amérique du Sud, OTAN...).

La recherche doctrinale doit également s'évertuer à bousculer les habitudes en proposant, par exemple, un processus de planification différent des documents anglo-saxons (COPD, GOP...), une nouvelle forme de « Maskirovka » à la française pour surprendre et dissimuler, un

maillage tactique du terrain plus mobile et plus décentralisé loin des postes fixes, l'emploi à contrario de matériels lourds en contrôle de zone (chars de combat), des unités plus légères (mais non spéciales) capables d'agir dans la profondeur pendant des durées plus longues et même des capacités de renseignement moins centralisées au côté des unités au sol. En outre, les postes de commandement (y compris opératifs) doivent retrouver leur indépendance vis-à-vis des échelons stratégiques et être capables de se déplacer en permanence pour être au plus près de l'action ou de la zone d'effort.

Ce processus doit pouvoir compter sur un réinvestissement majeur dans l'histoire militaire et la tactique générale, à tous les échelons de la formation des cadres, depuis l'instruction initiale jusqu'aux centres d'entraînement, en passant par les enseignements militaires supérieurs. Les conflits doivent être étudiés, décortiqués, en salle comme sur le terrain, les théoriciens ou praticiens connus parfaitement comme Sun Tzu, Végece, César, Du Gesclin, Folard, Guibert, Machiavel mais aussi Condé, Malborough, Napoléon, Clausewitz, Ardant du Picq, Lee, Foch, Galliéni, Toukhatchevski, Patton, Lewal, Lidell Hart, Fuller, Ruppert Smith et bien d'autres encore. Cette lecture et les divers courants que ces hommes ont alimentés donneront l'inspiration, le « génie » du moment, le coup d'œil propre à favoriser l'imagination opérationnelle et l'utilisation des outils modernes pour vaincre sans être prisonnier de la technologie. Il ne s'agit pas d'avaloir des centaines de pages de manière passive mais de saisir, avec des instructeurs et spécialistes, le contexte, les ressorts, les principes, les détails des théories ou manœuvres étudiées. Pour cela, les cadres doivent avoir accès à des bases de données et des documents solides (archives, ordres, commentaires, compte-rendu) et être soutenus par un service historique tourné davantage vers l'engagement des forces. La présence des historiens dans la planification

des opérations doit être généralisée tout comme leur détachement dans les diverses écoles et ce, afin d'alimenter cet enseignement appliqué de l'histoire (études historiques sur le terrain, travaux comparés entre deux penseurs, bibliothèques, accès aux archives...).

Dans un autre registre, aujourd'hui, si l'on se penche sur les textes doctrinaux de l'armée française, il est permis de rester dubitatif quant à l'inventaire et la classification des principes de la guerre. Ainsi, sur le document doctrinal de référence TTA 106 (Glossaire toutes armes des termes et sigles de l'armée de terre de 2008), apparaissent cinq principes permanents :

- l'économie des moyens : « répartition et application judicieuses des moyens en vue d'obtenir le meilleur rapport capacités / effets pour atteindre le but assigné » ;
- le principe d'incertitude : « destiné à faire monter le doute, le trouble, l'angoisse, la peur chez le combattant, chez les chefs civils et militaires et dans la population, avec pour but final d'abattre la volonté de l'adversaire, de le paralyser » ;
- le principe de concentration des efforts : « convergence dans l'espace et le temps des actions et des effets des différentes fonctions opérationnelles » ;
- celui de « foudroyance » : « ayant pour but non de tout détruire, mais de briser le rythme ou les rythmes de l'adversaire dans ses diverses activités, de façon à l'empêcher de se reprendre et à le tenir en retard permanent sur l'action » ;
- le principe de liberté d'action : « possibilité pour un chef de mettre en œuvre ses moyens à tout moment et d'agir malgré l'adversaire et les diverses contraintes imposées par le

milieu et les circonstances en vue d'atteindre le but assigné ».



Cliché : CDEF

On pourrait donc croire que ces principes sont bien ceux retenus en France et qu'ils se déclinent en facteurs clés qu'il convient de maîtriser. Or, ce n'est pas clairement le cas car, dans le livret sur la tactique générale FT02 publié par le CDEF de l'armée de Terre en 2008, il n'en reste plus que trois, la liberté d'action (qui repose sur la sûreté, la prévision et l'anticipation ainsi que sur la capacité à prendre l'ascendant), la concentration des efforts et l'économie des moyens. On pourrait y voir une volonté des forces terrestres de se limiter à quelques principes mais pourtant celui de « foudroyance » est évoqué dans les publications internes comme *Héraclès*. Il est prôné, et même valorisé, selon les rédacteurs, par l'emploi des moyens aéromobiles, blindés (« la foudroyance graduée ») ou par le développement de la numérisation du champ de bataille. On le retrouve également dans le « principe d'emploi de la FOT numérisée de niveau 3 » de 2004.

Mais la confusion s'intensifie au niveau interarmées puisque les principes qui apparaissent dans la doctrine d'emploi des forces de 2011 sont encore différents. En effet, les cinq principes généraux de l'action militaire sont détaillés comme étant : la liberté d'action (ou préservation de l'initiative), la concentration des efforts (ou supériorité localisée), l'économie des forces (ou juste suffisance), la surprise (ou exploitation des vulnérabilités adverses) et la maîtrise de l'emploi de la force (ou refus de l'escalade de la violence). Une fois de

plus, cette liste est battue en brèche dans un autre document interarmées de 2008, le « concept des opérations face à un adversaire irrégulier » dans lequel les principes de « foudroyance » et d'incertitude refont leur apparition comme éléments clefs du succès. Nous croyons donc nécessaire, au regard de la pensée et de l'apport de l'histoire militaire, de formaliser les principes de la guerre en France en revenant à une définition claire de ces derniers. Dans ce cadre, le TTA 106 rappelle qu'un principe « permet de cerner une posture intellectuelle, une attitude, une façon d'être. De l'ordre de la substance, de l'essence, du fondamental, il doit reposer sur du structurel. Enraciné dans l'absolu, il est permanent. »

Le Professeur Coutau-Bégarie, dans un de ses cours sur la tactique, rappelait l'importance de ces principes fondamentaux et, paraphrasant le général Poirier, considérait « qu'il existe des principes tactiques qui résultent de l'existence, à travers l'histoire, d'un même Être tactique tenant à l'identité des facteurs. »

Néanmoins, pour lui, les principes, aussi permanents qu'ils soient, doivent être actualisés constamment en usant de la logique et de l'expérience ou en s'appuyant sur la culture de l'armée considérée. Aussi, affirmait-il (et cela reste son point de vue de stratégeste) que cette dialectique évolutive peut s'articuler autour des principes de concentration, d'économie des forces, de manœuvre, d'initiative, de liberté d'action, de liaison des armes et de sûreté.

Fort de ce constat et de ces perceptions diverses, il me semble que les principes de la guerre reposent, quelle que soit l'époque, sur :

- la liberté d'action car elle permet de garder l'initiative, de réagir à l'imprévu, d'imposer le rythme de l'action ;
- la concentration des efforts pour frapper le centre de gravité adverse, agir pour atteindre l'effet majeur du chef ;

- la « foudroyance » qui permet la surprise, la désorganisation physique et morale de l'adversaire ;
- l'économie des forces pour conduire l'action dans la durée en optimisant les moyens et en préservant l'initiative, la subsidiarité aux subordonnés ;
- la sûreté pour anticiper les efforts adverses, concentrer le chef sur l'action principale.

Les autres concepts ne découlent que des principes fondateurs ou n'en sont que des corollaires voire des éléments constitutifs. Il s'agit donc de réfléchir à nouveau sur ces principes pour démontrer leur universalité et ne pas prendre le risque de constituer comme certaines armées, des « listes à la Prévert » de tâches à accomplir comme chez les Britanniques (10 principes) ou chez les Américains (9 principes).

En guise de conclusion, si la technologie et les progrès de l'armement offrent aux armées occidentales des outils propres à préserver la vie de nos soldats et à neutraliser de manière plus efficace les adversaires potentiels, ces instruments doivent être mis au service de la manœuvre et non pas devenir la composante principale des modes d'action opérationnels. Pour éviter cet écueil, les opérations militaires devront s'appuyer à nouveau sur l'histoire militaire, ses enseignements, sa richesse et ceci afin de redonner à l'art de la guerre sa faculté à surprendre, foudroyer, sidérer les ennemis asymétriques, conventionnels ou hybrides qui opèrent sur les théâtres d'engagement contemporains. Seule une initiative et une subsidiarité accrues pour de jeunes chefs, imprégnés par cette culture et des principes tactico-opératifs clairement définis, permettront de créer l'incertitude et l'efficacité au travers de tactiques novatrices, originales et démultipliées par notre supériorité technique.